LES FRANÇAIS.

PROVINCES.

TOME III.

LES

FRANÇAIS

PEINTS PAR EUX-MÊMES,

ENCYCLOPÉDIE MORALE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

PROVINCE.

TOME TROISIÈME.

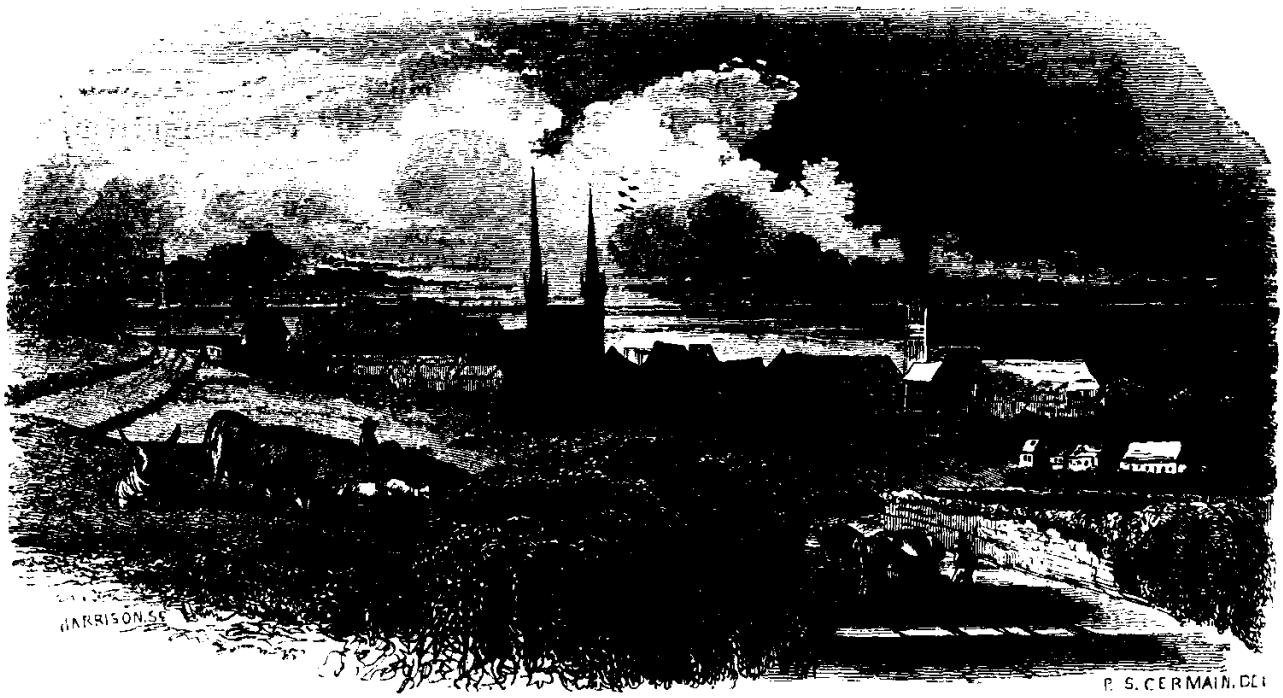
PARIS.

L. CURMER, ÉDITEUR,

49, RUE DE RICHELIEU,

AU PREMIER.

M DCCC XLII.



LES VILLES.

La langue française ne fournit aucune expression qui permette de désigner les *habitants des villes* autrement que par une ingrate périphrase. Nous nous garderions bien de les appeler des citoyens : ce serait enlever d'un trait de plume les droits de cité à la plus grande partie de nos compatriotes. D'ailleurs ce mot qui représentait une idée si nette, si tranchée dans les républiques anciennes, qui a causé tant de jalousies, de dissensions et de guerres, est presque vide de sens dans les sociétés modernes. Quelques journalistes imberbes ou surannés, qui en sont encore aux souvenirs du collége ou de 93, peuvent seuls, en se drapant fièrement dans leur phrase, se servir de cette locution romaine : le bon sens public en a fait justice, et il n'arrivera à personne de la prononcer dans la conversation usuelle. Nous préférerions celle de citadins, qui, sortie de la même racine, a cependant une signification beaucoup plus restreinte ; mais il nous semble qu'elle se prend en mauvaise part, et qu'elle a une valeur légèrement épigrammatique : la preuve en est qu'on ne saurait y accoler sérieusement une épithète tant soit peu favorable. Et si, faisant violence à l'étymologie, nous nous résignons à appeler *bourgeois* les habitants des villes, n'employons-nous pas encore une expression compromettante, qu'ont déshonorée les sarcasmes des mauvais plaisants? On a dit que tant que deux femmes ne se sont pas appelées *vilaines,* on peut les réconcilier ; de même on ne doit pas désespérer de rétablir l'harmonie dans le plus discordant ménage, jusqu'à ce qu'une trop romanesque épouse se soit avisée de déclarer à son mari qu'il a l'air ou l'esprit bourgeois.

Les bourgeois de la Bretagne, puisqu'il faut pourtant les appeler par leur nom,

ne comprennent pas leur pays. Ils n'ont jamais eu la curiosité ou le loisir d'y faire un voyage ; ils ne connaissent pas ses sites pittoresques, ses vieux monuments en ruine, ses vieilles mœurs encore debout. Ils préfèrent un bon pavé à un joli paysage, et font plus d'attention aux réverbères qu'aux étoiles. Ils sont les instigateurs ou les complices de toutes les mesures qui doivent dépoétiser la Bretagne et effacer sa physionomie ; ils empierreraient volontiers les chemins avec des fragments de croix et de menhirs. Ils n'aiment pas le paysan, qu'ils méprisent du haut de leurs peu opulents comptoirs ; et comme sa langue les gêne dans leurs marchés de grains, de miel ou de beurre, ils voudraient faire disparaître ce dernier symbole d'une nationalité perdue, cette sauvegarde des croyances et des usages du passé ! C'est grâce à eux, c'est du moins sans réclamation de leur part, qu'ont été répandus sur notre pauvre province tant d'opinions calomnieuses, tant de fabuleux dictons, et qu'il a été généralement admis par toute la France que le paysan breton était une espèce de sauvage, sordide habitant d'une lande inculte, et presque aussi stupide que les brutes qui étaient censées partager sa demeure et ses repas : comment l'auraient-ils défendu, puisqu'ils dédaignent de l'entendre? Ils ne voient rien au-dessus des bienfaits de l'instruction primaire, et leur patriotisme voudrait hâter le moment où le pieux, l'élégant, le poétique cultivateur de la Cornouaille ne se distinguera plus du vigneron de Surènes. Du reste, ils s'intitulent encore libéraux, comme aux beaux jours de la restauration ; ils sont abonnés du *Siècle*, que, par un louable sentiment d'économie, ils ont depuis peu substitué au *Constitutionnel*, et voltairiens sans avoir jamais lu Voltaire.

Sauf un très-petit nombre d'exceptions, toutes les villes de Bretagne sont des ports. Nantes est la seule qui soit à la fois industrielle, commerçante et aristocratique. Elle a son faubourg Saint-Germain dans le cours Saint-Pierre et les rues aboutissantes, sa Chaussée-d'Antin dans le quartier Graslin, aux hautes et modernes constructions ; elle a des régions bruyantes et animées, des trottoirs, des boutiques étincelantes et des becs de gaz dans ce qu'elle se complaît à nommer sa rue Vivienne ; elle a aussi une population d'ouvriers remuants, toujours prêts à répondre à l'appel de l'émeute et à chanter la Marseillaise. Nantes est une ville aux vives antipathies, que déchirent sans cesse les passions politiques. Placée au centre du mouvement de résistance à la révolution française, elle a tremblé plusieurs fois à l'approche des armées vendéennes ; elle a été décimée par les proscriptions de Carrier ; elle a vu l'entrée triomphale de Charette, et peu après elle a retenti du bruit des balles républicaines, qui renversaient sur la place de Viarmes le triomphateur de la veille. En 1832, elle a caché pendant plusieurs mois la duchesse de Berri, dans une humble maison faisant face au château qui devait bientôt la recevoir prisonnière. Témoin de toutes les luttes des partis, elle a dû se passionner fortement d'un côté ou de l'autre : aussi la guerre civile est-elle, pour ainsi dire, en permanence dans la société nantaise. La noblesse ne se contente pas de bouder innocemment comme dans le reste de la France : elle est hostile et frémissante ; elle voit dans tout fonctionnaire du gouvernement un ennemi irréconciliable ; elle évite comme une souillure le contact des opinions contraires à la sienne ; elle s'isole au

haut de ses fières répugnances, et garde comprimée toute l'énergie de ses instincts rebelles. Elle n'examine pas, elle ne compare pas : elle suit aveuglément des sympathies et des haines ; elle n'aperçoit ce qui se passe autour d'elle qu'à travers le prisme décevant de l'esprit de parti ; elle ne s'avoue pas sa faiblesse, elle attribue les mécomptes du passé à quelque circonstance fatale, à une faute, à un contre-ordre, et conserve pour l'avenir d'invincibles espérances. Honteux de leur oisiveté, impatients de ressaisir les tronçons d'une épée brisée, quelques jeunes gens, quelques vieux chefs de bandes voudraient se précipiter tête baissée dans une lutte même désespérée; ils sont capables des plus extravagantes tentatives et des plus généreux dévouements. La noblesse de Nantes passe assez tristement l'hiver dans ses grands hôtels du quartier de la cathédrale ; au printemps, elle va se retremper au foyer même des insurrections vendéennes, dans ses terres du Bocage, où chaque croix, chaque buisson rappelle un combat ou une embuscade ; elle roule alors commodément sur ces belles routes stratégiques, construites contre elle et dont elle maudit les bienfaits. Puis, aux mois de juillet et d'août, les plus mondains se réunissent, avec quelques Parisiens errants, aux bains de mer de Pornic, chétive bourgade sans ombrage, dont la mode a su faire un rendez-vous de plaisance; ils y mènent la vie joyeuse des eaux, que diversifient les bals, les concerts, les promenades en mer et les visites à l'abbaye de l'île de Noirmoutier, si célèbre par l'aventure galante du comte Ory. Cette coterie légitimiste a pris sous son patronage l'établissement de Pornic; elle y exerce une sorte de domination jalouse, y parle haut de ses regrets et de ses vœux, et reçoit fort mal les frelons libéraux qui se fourvoient dans cette ruche bourdonnante d'élégants conspirateurs. — Vous êtes sans contredit charmante, mademoiselle ; votre regard est fin, votre sourire adorable, votre conversation séduisante ; vous obtenez le succès que rencontrent le plus rarement les jolies femmes, et lorsqu'on vous voit, on songe plus encore à vous aimer qu'à vous plaire ; et cependant, si vous avez le malheur d'être fille d'un préfet ou d'un receveur général, croyez-moi, vous n'irez pas aux bains de Pornic ; vous ne vous exposerez pas aux dédains d'une société exclusive, qui se croit chez elle, qui verrait en vous une intruse, et dans votre père un mouchard. Les jeunes gens eux-mêmes ne daigneraient pas vous trouver jolie ; le soir, si vous vous compromettiez dans le salon, sachez-le bien, ils vous laisseraient *sur votre chaise :* le mot est dur, mais il est exact; et, de votre siége solitaire, vous verriez s'ébattre devant vous les valseuses quadragénaires et les comtesses édentées qui ont sur vous au bal l'immense avantage de *penser bien.*

Dans les temps ordinaires, les négociants de Nantes sont distraits des préoccupations politiques par les émotions et les soucis du commerce : ils ressemblent alors à tous les négociants du monde. Ils passent leur vie dans les cercles ou à la bourse ; et pour eux celle-ci commence à sept heures du matin, devant l'hôtel des postes ; elle se continue sur la Fosse, Tortoni de l'endroit, au milieu des omnibus et des charrettes attelées de bœufs qui menacent à chaque instant d'écraser les négociateurs; à une heure enfin s'ouvre son palais officiel, monument grec pareil à toutes les bourses de France et de Navarre. L'éternel lieu commun de deux personnes qui s'abordent : « Y a-t-il quelque chose de nouveau ? » a trois acceptions bien dif-

férentes, suivant les heures de la journée : le matin, il est relatif aux événements que le courrier de Paris annonce; à midi, il signifie invariablement : Est-il arrivé un navire au bas de la rivière? Plus tard seulement, il peut s'entendre des nouvelles de la ville. Les négociants nantais déplorent l'interdiction de la traite des noirs, dont il a été fort difficile de leur faire perdre l'habitude. Leur préoccupation la plus générale est aujourd'hui l'état de la Loire ; il n'en est aucun qui n'ait inventé un merveilleux système pour améliorer son cours, et qui ne critique amèrement tous les essais, fort malheureux du reste, qu'on a tentés jusqu'à ce jour. N'en déplaise aux admirateurs de ses rives, cette pauvre Loire est un triste fleuve : ce n'était pas la peine de venir de si loin pour étaler sa misère et son manteau troué. Elle a eu ses jours de gloire et de force ; mais maintenant c'est un maigre vieillard dont les os percent la peau ridée, qui n'a qu'un sang rare et paresseux dans ses trop larges artères, qui s'affaisse dans le lit somptueux de son ancienne opulence, se relève languissamment pour retomber de nouveau épuisé, et dépose son fardeau flottant sur tous les bancs de la route. Parfois, il est vrai, il lui prend des retours de jeunesse ; les pluies d'automne ou les neiges des Cévennes lui rendent sa vigueur passée ; elle se venge alors des mépris prodigués à sa décrépitude, ses bords ne lui suffisent plus ; elle s'enfle comme la grenouille de la fable, et crève bientôt comme elle. Tandis que messieurs des ponts et chaussées s'évertuent à resserrer le fleuve appauvri dans des digues malencontreuses, un homme qui a su ajouter un lustre commercial à l'un des plus beaux noms de la France, M. le marquis de Larochejacquelein, a attaqué le mal d'une manière plus directe et plus audacieuse : il a semblé vouloir résoudre le problème de la navigation sans eau. Ses bateaux à vapeur, légers comme une feuille de liége, ne devaient pas connaître d'obstacles ; d'ailleurs, des cantonniers d'invention nouvelle, disposés le long de la rivière, se tiennent là tout prêts à leur creuser un passage. Nous avons le regret de dire que le problème n'est pas encore résolu : nous le savons par expérience, ayant passé une nuit au beau milieu de la Loire, en dépit des leviers et des gratteurs de sable ; et peut-être lui avons-nous gardé trop de rancune pour cette glaciale impression de voyage.

Parfois, l'étranger rencontre dans les rues de Nantes, au milieu de tout ce bruit et ce mouvement d'une ville commerçante, un beau vieillard de haute taille, d'une noble physionomie encadrée de longs cheveux blancs, et d'une démarche encore militaire, que tout le monde salue quand il passe : c'est Cambronne, le héros de Waterloo, à qui l'on a prêté le fameux mot : « La Garde meurt et ne se rend pas ; » l'un des hommes, sans contredit, qui ont eu le plus de popularité en France. Nantes se glorifie aussi à juste titre d'avoir donné à notre jeune armée une de ses réputations les plus pures et les plus complètes, un homme de science, de pensée et d'action tout à la fois, l'intrépide et déjà illustre Lamoricière. Sur la route de Clisson, avant d'arriver à ce gracieux village italien que dominent le donjon féodal et les gigantesques murailles du château du connétable Olivier, le voyageur doit s'arrêter au bourg du Palet ; à deux cents pas sur la gauche, il remarquera une éminence escarpée, où s'élèvent, du milieu des vignes, quelques ruines et quelques croix tumulaires : ces ruines sont celles de la maison où est né Pierre Abailard.

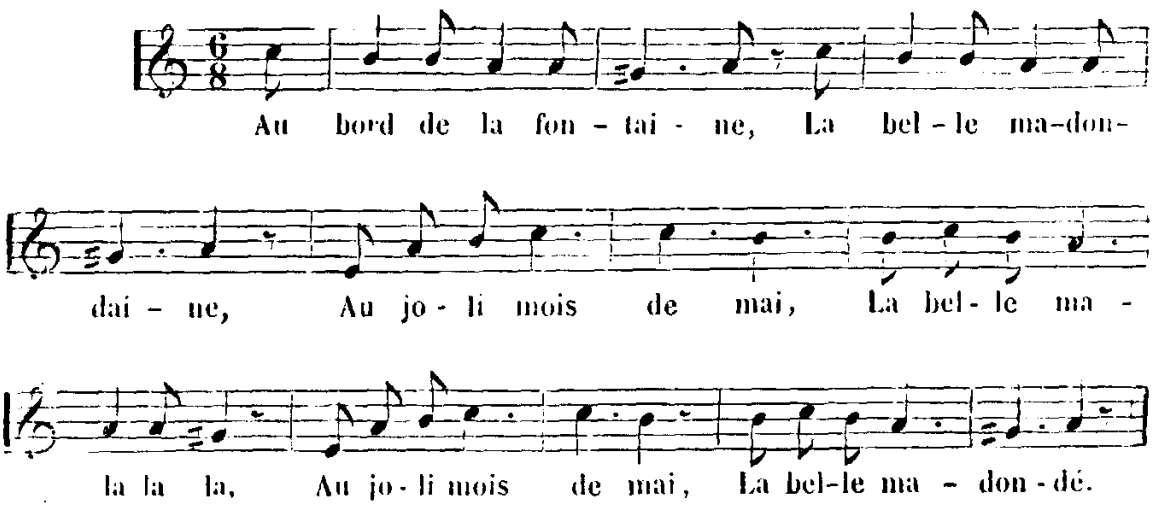
Ainsi, par ses illustrations comme par son aspect, Nantes est une ville toute française : on n'y retrouve la Bretagne que dans les affiches de quelques publications pittoresques à la porte des libraires. Elle est fort peu littéraire pourtant, la politique et le commerce y absorbant toute l'activité des esprits. Elle est passablement infatuée de son importance, et se donne des airs de capitale; elle a des promenades, mais sans promeneurs, une bibliothèque sans lecteurs, un théâtre sans spectateurs, un musée sans peintres, un cabinet d'histoire naturelle où l'on montre pour toute curiosité une peau d'homme tannée. Elle a aussi une société des Beaux-Arts, où l'on est admis moyennant cotisation, et où l'on joue fort bien au billard.

La première ville que vous rencontrerez en quittant Nantes pour vous enfoncer dans la Bretagne, est la triste sous-préfecture de Savenay, célèbre par le désastre de l'armée vendéenne ; là, si vous nous en croyez, au lieu de continuer à voyager sur cette route désespérante, où vous ne verriez que des landes coupées çà et là de quelques maigres champs de blé noir, vous tournerez à gauche en vous rapprochant du fleuve, vous traverserez la plaine immense de Montoir, où paissent confondus des troupeaux de moutons, de corbeaux et de mouettes, et, après avoir assisté, à Saint-Nazaire, à l'union de la Loire et de l'Océan, vous vous croirez reculé de plusieurs siècles lorsque vous entrerez dans l'enceinte murée de la place forte de Guérande.

PAYSANNE
DES ENVIRONS DE GUÉRANDE

Paludière, costume de deuil.

C'est une ville qui ne ressemble à aucune autre, et où l'on a besoin de faire effort sur soi-même pour se rappeler le temps dans lequel on a le bonheur d'être garde national et contribuable. Ici les propriétaires sont encore des gentilshommes; le juge, un sénéchal; les gendarmes, des archers; et les douaniers, des employés de la gabelle. Tout fait croire au moyen âge : ces remparts à mâchecoulis, flanqués de seize tours imposantes; ces manoirs ombragés d'arbres qui s'élèvent dans l'intérieur même des murs, et qui ont conservé leur nom féodal; ces costumes étranges de paysans et d'artisanes, qui ont l'air d'un anachronisme. Il n'y a point de spectacle plus curieux, plus attachant, que d'assister un jour de grande fête à la sortie des offices. Vers les portes occidentale et méridionale de la ville se dirigent à flots pressés les élégants paludiers de Saillet, vêtus comme ceux du bourg de Batz, sauf la couleur de la veste qui est d'un rouge éclatant, tandis que, chez leurs voisins, elle est constamment sombre. Par les deux portes opposées se retirent les cultivateurs, race toute différente, d'un type moins noble et moins beau, fidèle aussi cependant à son costume traditionnel, dont toutes les parties sont moins amples, les formes plus étriquées, les couleurs moins vives. Ces deux populations ne se trouvent mêlées qu'à l'église; elles vivent du reste étrangères l'une à l'autre, la première dans ses marais, la seconde dans ses champs, sans jamais s'allier entre elles par des mariages. Comme la mer et la terre, leurs nourrices respectives, elles semblent devoir se toucher éternellement sans se confondre. — Le soir, sur les carrefours et les places, les artisans, les ouvrières, les servantes des bourgeois s'égayent en dansant à la voix des rondes dont le répertoire est extrêmement varié. Nous avons retenu l'une d'elles, qui nous a paru empreinte d'une mélancolie naïve et touchante.



Sur la branche du chêne
Beau rossignol chantait.

Chante, rossignol, chante
Si tu as le cœur gai ;

Le mien n'est pas de même,
Il est bien affligé.

Pierre, mon ami Pierre,
En guerr' s'en est allé,

Pour un bouquet de rose
Que j' lui ai refusé :

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,

Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer !

Une avenue circulaire règne autour des murs de Guérande : l'œil découvre de ce boulevard toute la république des marais salants, et les dunes envahissantes des sables d'Escoublac, et l'oasis bas-bretonne du bourg de Batz, et les mâts des navires norwégiens et des pêcheurs de Terre-Neuve qui viennent charger du sel dans le port du Croizic, et, par-dessus ces aspects variés, l'horizon sans bornes de la mer. A deux lieues au large, apparaît, comme une balise, la blanche tour d'un phare, construit sur l'écueil nommé *le Four*, que les flots baignent de tous côtés. L'imagination s'épouvante à la pensée que cette étroite bastille est habitée. Séquestré du monde entier, muni de provisions pour plu-

Jeune fille du Croizic